

Abs-tinence

J'ai découvert seulement récemment l'étymologie du mot abstinence. « Abstinence » vient du latin abstineo : tenir éloigné de, maintenir loin de... Le mot latin est composé du préfixe ab et du verbe teneo : tenir. On retrouve le même préfixe dans le mot abducteur, qui définit les muscles de l'épaule éloignant le bras du corps, au contraire des muscles adducteurs qui rapprochent le bras du corps.

Comme vous peut-être, j'as-

socialis auparavant « abstinence » au « a » privatif (comme dans « athée », sans dieu, ou « aphone », sans voix) donc à une séparation, une coupure, une castration. Non, il ne s'agit pas de cela mais d'une simple « mise à distance ». C'est la même chose pour abs-ence qui ne veut pas dire perte mais éloignement.

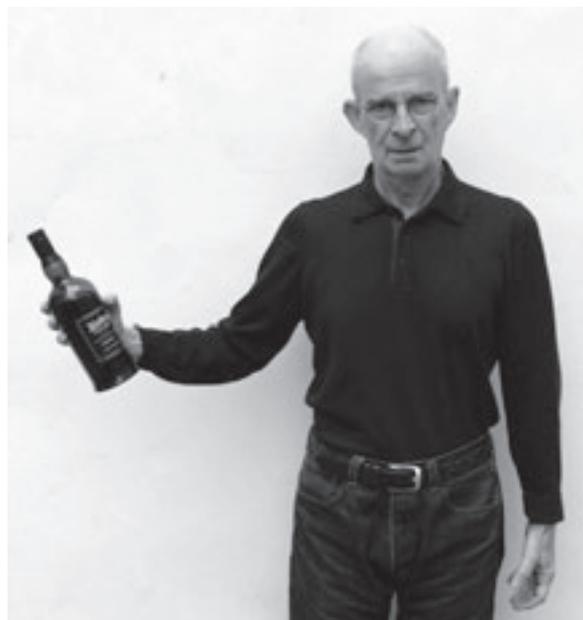
Cela change tout et nous pouvons nous amuser à réunir ici alcoologie et anatomie. Pour

l'alcoolodépendant, l'alcool est un objet qu'il doit tenir à distance par ce geste d'abduction qui lui permettra d'éloigner le verre offert (en le donnant à quelqu'un d'autre ou en le posant sur une table). Au contraire, le dépendant, l'addictif, — et on retrouve le préfixe « ad »! — gardera le verre, le serrera contre son corps, comme un doudou, avec l'aide



de ses muscles adducteurs. Pour se rétablir, il faut donc que l'addictif passe de l'adsticence (ne cherchez pas le mot, je viens de l'inventer) à l'abstinence, en éloignant le verre, avant de pouvoir retrouver le libre jeu de ses bras, le long du corps. Il sera alors débarrassé des difficultés de « lever le coude » par une combinaison de mouvements des muscles élévateurs, rotateurs, fléchisseurs et pronateurs... mais de ce geste, vous n'aurez pas la photo.

Dr Michel Craplet



PHOTOS MICHEL CRAPLET

Activités de l'association

Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

ACCUEIL

Rencontres informelles entre malades alcooliques, rétablis, futur rétablis, hospitalisés ou non. Le jeudi de 14 h à 16 h 30 et le samedi de 14 h à 17 h. Le jeudi, à 16 h 30, un débat est organisé par un alcoolologue.

BIBLIOTHÈQUE

Ouverte pendant l'Accueil, la bibliothèque de l'Ursa comprend plus de 600 titres (romans, polars, témoignages, etc.) relatifs aux addictions. Des catalogues sont disponibles. Moyennant un chèque de caution de 30 €, un seul livre à la fois et pour une durée d'un mois maximum.

RANDONNÉE

Depuis 1994, nos randonneurs visitent une forêt francilienne, le 1^{er} dimanche de chaque mois. Promenades détendues agrémentées de discussions amicales. Aucun équipement spécial n'est requis. Prévoir un casse-croûte, une bouteille d'eau, une petite laine, un parapluie (consulter le tableau d'affichage en salle d'accueil).

Activités du service ouvertes à tous

Hôpital Jean-Rostand de Sèvres

Le Grand Cirque

2^e vendredi de chaque mois à 10 h 30.

Théâtre : Florence Gardes

→ Perfectionnement (rétablis) : lundi soir 20 h à 22 h 30.

→ Initiation (hospitalisés et ambulatoires) : mardi 10 h à 12 h.

Art-thérapie :

Laure Vuillier et Yolande de Maupeou

Mardi et jeudi de 19 h 15 à 21 h 15

Relaxation – Sophrologie :

Nelly Beillevert

Mercredi de 18 h à 20 h.

Centre Arthur-Rimbaud de Boulogne

Réunions avec l'Ursa

→ 1^{er} jeudi du mois (18 h 30 à 20 h) :
réunion de patients, hésitants,
consultants directement concernés...

Samedi 22 et

dimanche 23 novembre 2014

La Troupe de l'Ursa présente *Alarme d'Amour*, montage de textes mis en scène par Florence Gardes et Christian Perreau, à l'hôpital de Sèvres.

Samedi 31 janvier 2015

Assemblée générale de l'association, à l'hôpital de Sèvres.

Dimanche 15 mars 2015

Rando : Chemin de halage de Meulan à Juziers (Yvelines).

Jeudi 9 avril 2015

Réunion des membres Ursa et de l'équipe soignante.

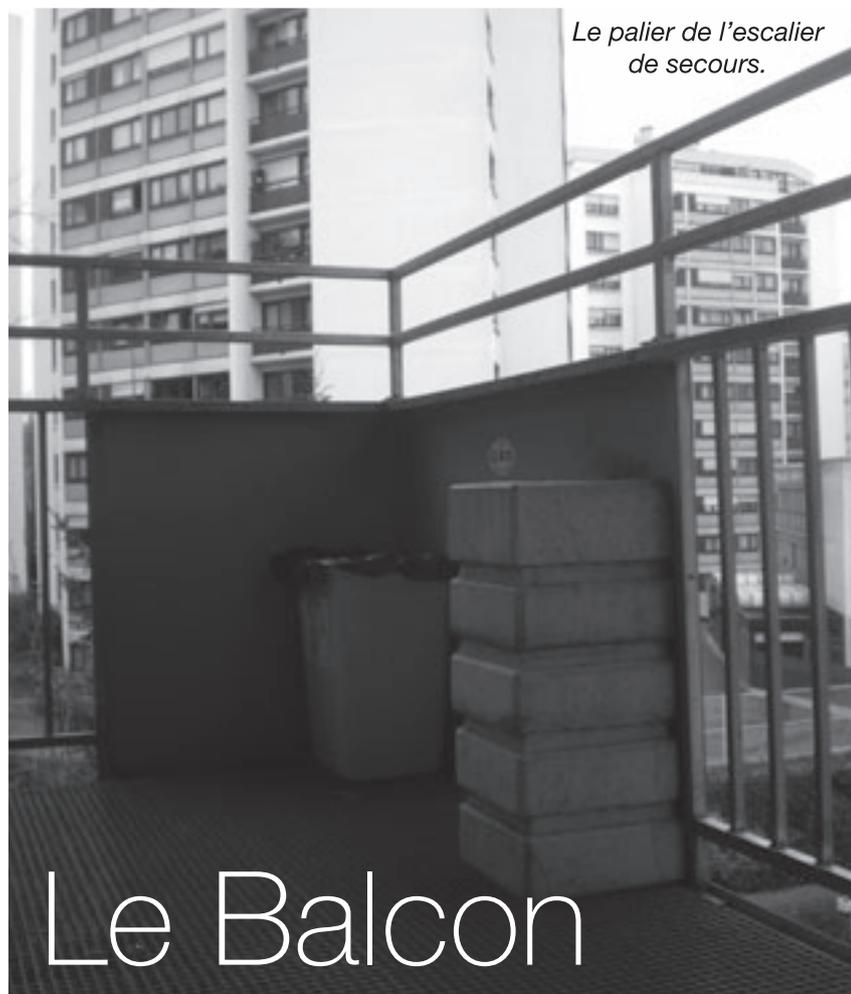
Dimanche 12 avril 2015

Rando : de Conflans Sainte Honorine à Achères Grand Cormier par la forêt de Saint-Germain en Laye.

Vendredi 9 octobre 2015.

Les Automnes de Sèvres
seront consacrés aux sentiments
de culpabilité et de honte.

Retenez votre journée.



Le palier de l'escalier de secours.

Le Balcon

Cela fait maintenant 6 mois que je suis abstinente et à chaque fois que je viens en RV de suivi je regarde le balcon.

Quand j'ai commencé ma cure et que l'on m'a informé que l'on pouvait fumer sur ce balcon ce fut un soulagement car c'est

très rare dans un hôpital. Sur ce balcon, j'ai tout entendu :
– celui qui m'appelait pour me perfuser,
– celui qui était motivé à partir en postcure au soleil et tout le reste...

Mais peu de gens vraiment motivés.

Maintenant à chaque fois que je reviens à l'hôpital je regarde le balcon et celui-ci est pour moi une motivation de plus pour continuer sur le chemin de l'abstinence car au fond de moi j'espère ne pas revenir sur ce balcon qui pourtant était à l'époque à la fois une liberté de pouvoir fumer une cigarette mais aussi ce sentiment d'être privé de ma liberté.

Une chose est sûre pour réussir à décrocher après le sevrage physique, il faut vraiment mettre un mur en béton entre vous et cette prison nommée alcool.

Ce n'est pas facile tous les jours mais je me sens revivre et beaucoup mieux, plus lucide, plus dynamique.

L'alcool est un faux ami, il n'engendre que des problèmes.

Un ami qui vous veut du bien.

La Belle Rouge



PHOTO ALI SAAD

Le samedi 29 novembre 2014, notre amie Maryvonne Vigour a reçu l'insigne de Chevalier dans l'Ordre national de la Légion d'Honneur, des mains du docteur Thierry Saigot, Chevalier de la Légion d'Honneur, bien connu des anciens de Saint-Cloud.

Qu'il soit permis aux obscurs, aux sans-grade du *Papier de Verre* d'adresser toutes leurs félicitations à la jeune Légionnaire.



Pouvoir, ou ne pas pouvoir, telle est la question

J'ai dénoncé, poliment mais fermement dans la revue de la S.F.A. (en 2007, volume 29 N°1), le contresens dont Pierre Fouquet a été l'instigateur tragique en employant, dès 1951, le terme de « liberté », aggravé par ses successeurs en 83 en « perte de la liberté », pour caractériser l'alcoolique et l'affubler de cette tare difficilement pardonnable : perdre une liberté dont il jouissait. En France !

J'avais fait remarquer que ce n'était pas un problème de perte de « liberté » mais de « pouvoir », ce qui n'a strictement rien à voir. En effet les alcoolodépendants rétablis, qui restent, même après des années, toujours alcoolodépendants, n'ont pas perdu « la liberté de s'abstenir ». Ils le prouvent puisqu'ils en usent, tous les jours, en choisissant de ne plus ingérer une seule goutte d'alcool.

Les alcooliques, pendant des décennies, ont pâti de cette représentation erronée induite par le maître et ses épigones et répétée par des soignants disciplinés qui ne voyaient pas malice à cette formule abusive. Car le terme « liberté » n'est en aucun cas un terme médical, mais philosophique, moral ou juridique, et la seule question légitime à se poser à propos d'un patient devrait être : peut-il, ou ne peut-il pas, boire impunément ?

Ce télescopage entre pouvoir et liberté a produit plusieurs conséquences perverses.

Chaque soignant peut avoir sa conception de la liberté, mais n'en a pas forcément l'expertise, puisque le mode d'exercice de

sa profession, celui qui lui permet de subvenir à ses besoins, est généralement salarié et, s'il exerce en libéral, principalement subventionné. Comme la liberté est d'habitude une notion prisée, on reste dans l'ordre de l'opinion mais guère de la pratique.

Si l'on a été amené à croire que la liberté de l'alcoolodépendant « en activité » pouvait jouer un rôle dans la prise ou non de boisson, on peut avoir tendance à laisser au patient cette prérogative du libre-arbitre, le choix de boire ou de ne pas boire.

Il est possible que l'éviction du mot « dépendance » dans le DSM 5, vienne, chez les Américains aussi, d'un flou dans les idées, et que proposer au patient de choisir entre consommation contrôlée et abstinence, procède de cet amalgame entre deux notions qui n'ont rien à faire ensemble.

Il y a dans la langue usuelle des mots frappés par l'adversité : collaborateur, discriminer, islamisme ou homophobe, pédophile, libéral... dont le sens initial est dévié, stigmatisé.

L'alcoolique est bien mal pourvu avec les mots qui le concernent : son appellation même est une dépréciation. Et oser évoquer « l'abstinence » dans une société moutonnaire, et vorace ! La perte de liberté, même remplacée par le pouvoir, l'est derechef sous forme négative : « incapacité, impuissance, impossibilité ». La société d'avidité est une société de l'apparence, de l'image embellie, du toc chic, du maquillage séduisant. Paraître oui. Être, dire une vérité peu flatteuse, hola !

« Incapacité » et ses synonymes ne sont pas d'emblée présentables mais rébarbatifs, et discréditants.

Un des secrets du soin en alcoologie est, à mon avis, de dépasser ces clichés et de ne pas se laisser influencer par des modes morbides.

Si chacun d'entre nous peut honnêtement reconnaître que sa vie est parsemée de dizaines d'incapacités, de choses qu'il ne peut pas faire, sans se sentir diminué pour autant, il peut alors comprendre et admettre que l'alcoolodépendant, dans l'alcool, ne peut pas s'empêcher de boire.

Laisser « la liberté » de choisir à un patient, dont tout porte à croire qu'il est dépendant, c'est se tromper gravement dans la thérapeutique et prolonger inutilement ses souffrances.

En revanche, un patient qui a des problèmes de santé avec l'alcool, mais qui n'est pas dépendant, peut être incité à réduire sa consommation. L'abstinence n'a pas à lui être proposée, sauf nécessité organique, ou s'il la souhaite.

Liberté et Pouvoir sont des concepts très différents

Utiliser une balance « peut-ne peut pas » me paraît bien plus efficace que cette invocation, à contretemps, d'une prétendue liberté.

Car au versant grisâtre « incapacité » correspond aussi celui, plus lumineux, du « pouvoir ».

Le patient peut vouloir et faire beaucoup de choses s'il n'est pas égaré au pays des mirages. D'abord, une fois sevré, « il peut » continuer à ne pas boire. C'est un pouvoir formidable! Une jeune pousse fragile certes mais qui, bien soutenue, va se fortifier. Il faut la renforcer. C'est plus facile si on ne laisse pas croire que l'abstinence est une vallée de larmes, la perte de l'alcool un désastre. C'est vrai à court terme, mais en quelques mois ces brumes s'évaporent et, sur un terreau ad hoc, cocagne arrive. Le patient est aussi capable de comprendre qu'il ne peut plus boire et que la reprise d'un verre entraînera une rechute (j'oubliais « rechute » dans les mots maudits!).

Il peut aussi apprendre à demander de l'aide et comprendre que la tentative de s'en sortir seul est presque toujours vouée à l'échec.

Il peut continuer une relation thérapeutique, psychologique, et médicamenteuse si besoin, avec le médecin. Entamer une thérapie complémentaire, indispensable, selon moi, avec un groupe d'entraide l'aidera dans les premiers temps à consolider son abstinence, puis à évoluer ensuite dans la recherche d'un épanouissement, et d'un sens. Je ne veux pas m'immiscer dans la subtile relation d'aide entre soignant et malade. Mais je crois que prescrire le groupe, au lieu de seulement le proposer, n'est pas un abus de pouvoir. C'est même l'inverse. C'est du « bon pouvoir ».

Le soignant, lui aussi, peut beaucoup, mais pas tout. La médicalisation de l'alcoolisme n'a pas que des bienfaits. Les lâchages dans la nature, sous camisole médicamenteuse mais sans cercle d'accueil, sont fort aléatoires. Le pouvoir médical gagnerait à être activement partagé, en particulier avec les

groupes capables d'apporter une aide que l'institution la mieux intentionnée ne peut pas offrir durablement.

La psychothérapie individuelle, souvent très utile, n'est pas non plus suffisante pour donner à l'alcoolique abstinente, la compétence indispensable à son immersion pérenne dans une société qui boit.

La participation complémentaire à un groupe d'entraide extérieur me paraît irremplaçable pour renforcer les capacités. Outre l'octroi au long cours de chaleur affective et de soutien intemporel, nécessaires surtout au début, le groupe permet au patient en rétablissement de chercher, et souvent de trouver, un sens nouveau à sa vie; une vie heureuse, parmi les autres et, s'il en éprouve le besoin, avec une transcendance.

De pouvoir en tout cas exercer la liberté non estropiée d'une personne, cette fois en pleine possession de ses moyens. C'est alors, et pas avant, que la notion de liberté revêt tout son sens, sa beauté, sa grandeur. Si elle s'exerce dans le cadre

d'une philosophie responsable, elle permet des choix de vie, et des façons de les appliquer, qui n'ont plus rien à voir avec naïveté.

Les « bons pouvoirs » se substituent à l'incapacité et permettent à la liberté d'accompagner la renaissance.

Si on ne laisse pas le patient croire qu'il peut alors qu'il ne peut pas, essayer de faire ce qu'il ne peut pas au lieu d'encourager fortement ce qu'il peut (mais qu'il ne fait pas), se croire libre alors qu'il ne l'est pas, préjuger que c'est respecter sa liberté de lui laisser le choix quand la pauvre est encore aux abonnés absents, des confusions préjudiciables seront dissipées et la compréhension de tout le monde sera améliorée.

Le patient dépendant n'a aucune liberté tant qu'il boit. Mais il peut arrêter de boire et, avec les aides appropriées, passer à autre chose. Alors la liberté apparaît.

Pierre Veissière

Auteur de « *Kit de secours pour alcoolique* »

(broché ou e-book)

piervnet@free.fr





DESSINS GUILLAUME

Un whisky avec un glaçon !

Neuvième et dernier de neuf enfants en treize ans... je suis né d'une mère déjà dépressive quelque peu imbibée et d'un père, puits de bonté, éreinté par le travail. À l'adolescence, pétri de tics nerveux, on m'envoie dans un pensionnat de garçons, dans les Alpes. Dans



le chalet de l'internat des secondes, premières et terminales, il y a un bar. Ouvert le samedi soir. C'est là que je découvre que deux ou trois bières *Pelforth* brunes peuvent me faire planer avant d'aller le lendemain jouer de l'orgue à la messe. À coup sur, pensais-je, cet alcool me fait du bien.

Engrenage

Comme j'allais mieux, je demandai ma réintégration dans le giron familial. Mon père eut alors l'audace de m'inscrire, en terminale, dans une école mixte, un an après Mai 68. Je suis amoureux d'une lycéenne qui ne l'est pas de moi... Bitures sur bitures.

Mon père, encore lui, ayant décelé quelques penchants artistiques, m'inscrit alors dans une grande école d'arts graphiques. Quatre ans de bonheur studieux, avec très peu d'alcool. Au bout du compte, je rentre à *L'Express* pour m'occuper des couvertures et de la mise en page. La



gloire et le stress. Dans le même temps, je me marie et accueille mes premiers enfants.

Curieusement, les dix-huit années passées à *L'Express* et en famille ne sont pas dramatiquement marquées par l'alcool. Certes, il y eut quelques alertes, comme les grands dîners que je ne supportais pas, les mariages où j'étais mal à l'aise, ou encore certaines fins d'après-midi d'été où il fait si chaud...

Et puis, quand même, au jour le jour, cette douce euphorie alcoolique qui fait rêver et soulage d'une anxiété tapie dans l'ombre. C'était l'époque de l'insouciance, du bonheur de travailler tandis que le lien con-

jugal se distendait. L'alcool était traité comme un non-problème. Pourtant indiscutablement, je pense qu'il montait en puissance. Et je fermais les yeux.

Descente aux enfers

Le séisme survint quelques années plus tard. Je venais de rejoindre le journal *La Croix* et l'enfer du rythme d'un quotidien. Et ma mère meurt. Ma famille me demande de prononcer l'oraison funèbre...

Après ce cataclysme, c'est la descente aux enfers. Je déserte le journal en fin d'après-midi pour descendre des palanquées de verres de blanc. Plus tard, mon fétiche sera un whisky avec un glaçon, je n'en démordrai pas.

Mis sous pression par mon épouse, j'entame une catastrophique psychanalyse. Jamais bourré pendant les séances, par ailleurs passionnantes, mais quel intérêt d'aller remuer ce passé que j'avais déjà si bien rangé ? Y compris le suicide d'un frère chéri à vingt-trois ans. Bref le whisky avec un glaçon monte en puissance, au détriment de l'harmonie familiale. Séparation. Changement de journal, en route pour *La Tribune*. Je rencontre ma nouvelle compagne. Mais le mal est fait. Les doutes identitaires que je ressens depuis toujours montent en puissance et me déstabilisent.

À une nuance près. Cette psychanalyse m'a donné l'idée et surtout l'envie d'écrire un recueil de nouvelles autobiographiques. Belle thérapie.

Il me semble que cette écriture a été — et demeure — le début de la remontée psychologique.

Soubresauts

Dans le même temps, un de mes frères, abstinent depuis trente ans, me présente aux Alcooliques Anonymes. Mais c'était beaucoup trop tôt. Je n'y

comprendais rien, y allais souvent éméché, en me forçant. Je n'étais pas prêt, je n'avais pas le désir d'arrêter de boire.

La Tribune durera trois années épuisantes. Un whisky avec un glaçon. Puis vint le temps de l'hôpital de Saint-Cloud. Honnêtement je ne sais plus combien de cures j'ai vécues.

En revanche je me souviens de mes deux postcures.

Et pour cause, je n'ai jamais été autant excitée que pendant ces périodes d'abstinence. Mais plus encore que de l'excitation, cela frisait la folie. Dépenses inconsidérées, découvert sur découvert, projet professionnels délirants, incandescence des sens, bref le chaos.

Mais à toute chose malheur est bon. Ces crises sont peut être révélatrices d'un autre mal trop à la mode aujourd'hui peut être, les troubles de l'humeur.

Alternance d'épisodes dépressifs et de séquences excitées, ce mal m'apparaît comme très propice à l'abus d'alcool. Décision fut donc prise de me placer sous L****. Je me suis toujours méfié des médicaments, ayant vu ma mère en presque mourir. Mais je dois reconnaître que là, me concernant, le corps médical a fait mouche.

Libération

Depuis trente mois que je suis ce traitement, j'ai repris la maîtrise de ma vie. Je vais aux AA avec plaisir et conviction. J'ai cessé de fumer. Je me sens libéré de toute angoisse et heureux de vivre. Seul, un doute identitaire traîne encore parfois dans mes pensées. J'ai retrouvé des amis, à commencer par ma compagne, ma famille, mes enfants, et les amis des Alcooliques Anonymes. Je fais partie de la

troupe de théâtre de l'Ursa, je vais à l'art-thérapie, bref j'utilise les outils proposés.

Et surtout, non seulement je ne bois plus, mais encore je n'ai plus envie de boire. Et ça, je le dois en grande partie au théâtre.

Aujourd'hui, je laisse derrière moi un grand gâchis, mais aussi une espérance en forme de résurrection, quand je vois l'accueil que me réservent mes enfants, ma famille,

ma compagne (je n'habite plus avec elle, mais nous n'avons jamais été aussi proches).

Longtemps, j'ai pensé que mon alcoolisme avait de bons prétextes, problèmes de couple, de travail, tourments intérieurs ou périodes de quiétude, chagrin ou grande joie. Aujourd'hui je sais que la seule raison c'est moi et le coude que je levais pour boire.

Alors oui, toutes ces cures, postcures entretiens, examens, traitements, tout cela valait vraiment la peine si c'est pour en arriver là. Même si ce fut long. Ayez confiance !

Un Schweppes avec un glaçon!

Guillaume



La Rando



Saint-Germain-en-Laye : Dimanche 4 mai 2014 .

Depuis 1994, nos randonneurs visitent une forêt francilienne, le 1er dimanche de chaque mois. Promenades détendues, agrémentées de discussions amicales. Aucun équipement spécial n'est requis. Prévoir un casse-croûte, une bouteille d'eau, une petite laine, un parapluie.

Ça remarque !

Consulter les affichages de la salle d'Accueil.

Les randos avaient provisoirement été suspendues. Complètement pris par ses activités professionnelles, notre ami Fabrice avait dû rendre son compas, son rapporteur et ses cartes au 1/25.000e. Il reprendra sa houlette dès qu'il aura les coudées plus franches, sans doute dès le mois de juin. Qu'il soit ici publiquement remercié de ses efforts et de son efficacité.

Le dimanche 15 mars, notre ami Frank a organisé une balade sur le chemin de halage de Meulan à Juziers (Yvelines)

La rando est réservée aux adhérents (couverture assurances).

Dimanche 12 avril

Forêt de Saint-Germain-en-Laye.



Perray-en-Yvelines : Dimanche 8 juin 2014.



Étangs de Hollande : Dimanche 5 octobre 2014.



Étangs de Hollande : Dimanche 5 octobre 2014.

PHOTOS FABRICE



Au théâtre ce soir

Ils déboulent de la travée centrale tandis que d'autres dégringolent les marches au fond à droite. Les voici enfin sur scène. Qui, ils ? Les valeureux acteurs et actrices de la troupe de l'Ursa. Une heure et demi durant, ils enchainent citations littéraires, sketches et gags sur le thème de l'amour. On raconte que le public est ravi.

par Guillaume

Tout commence un an avant. Florence et Christian, les maîtres à jouer, proposent un thème et fourbissent textes et suggestions. Nos courageux élèves travaillent de vingt heures du soir à vingt-trois heures chaque lundi, en commençant par l'inévitable café et la tarte du jour. Le plus dur, voire le plus angoissant va être d'apprendre le texte du rôle attribué à chacun. On le surligne pour certains, on le recopie pour

d'autres. Cet apprentissage est longtemps l'objet d'anxiété, mais lorsque le texte est maîtrisé, les jeux de scène viennent tout naturellement. Car les séances de répétitions sont aussi des fameux jeux comiques, Florence n'a pas son pareil pour les suggérer, les mimer elle-même. Les séances de travail sont aussi des séquences de fou rire. Florence et la troupe accueillent et encouragent avec bienveillance et gentillesse les « petits »

nouveaux fraîchement enrôlés, qui font vite preuve d'un talent égal aux anciens.

Viennent ensuite les dernières semaines. C'est le moment de songer aux costumes. Chacun y va de ses idées et Nicole est à elle seule une boutique de fringues pour tout un chacun. La tension monte lors des deux répétitions dans la salle Odic avec filage, c'est à dire l'enchaînement général sans interruption. Il fait chaud sous les projecteurs du jour J.

L'effet thérapeutique du théâtre est manifeste. Il permet de sortir de soi-même ce que l'on a de meilleur et de beau. De sortir de sa timidité. D'apprendre à travailler en groupe et à se respecter. D'entretenir et de développer sa mémoire. On sort des représentations plus serein, détendu pour longtemps, toutes choses propices à la sobriété. Mais le théâtre, c'est aussi un corps à corps ou les acteurs se touchent pour atteindre une osmose faite d'harmonie, de confiance, et de complicité.

Mais comme les meilleurs scénarios ont une fin, comment ne pas rendre hommage à l'étoile disparue dans les coulisses de l'au-delà cette année?

Salut l'artiste.





Evelyn Waugh.

Evelyn Waugh : Éthyles élitistes

Evelyn Waugh se gausse de la psychologie et autres marottes de la mode. Son intérêt va aux gens, discours et situations qui lui permettent d'exercer sa maîtrise du langage. Comment le plus grand écrivain britannique du XXe siècle (avec Orwell et Greene) décrit-t-il le mal dont lui-même souffrait ?

Charles Ryder & Sebastian Flyte

Brideshead revisited, un parcours hédoniste débuté à deux qui s'achève solitaire dans la misère et le dénuement. Deux parasites qui s'ennuient à Oxford. Le narrateur, Charles Ryder, achève sa scolarité entre deux bacchanales avant de devenir peintre et critique de quelque renom, amateur de bons vins et soupers fins. C'est le second, Sebastian Flyte, que le destin a choisi pour aller au bout de la souffrance et de la solitude. Rencontre. Sebastian gerbe sur le parquet de Charles. Remontrances de la famille : « Et

boire — nul ne se soucie qu'un homme en prene une petite, une ou deux fois par trimestre. En fait, il faut le faire, en certaines occasions. Mais j'entends dire que tu es constamment vu bu en plein après-midi ».

Vacances au château. La petite sœur arrive : « Vous aimez beaucoup le vin [...] comme j'aimerais l'aimer moi aussi !. C'est un tel lien avec d'autres hommes [...]. J'ai essayé de me saouler plus d'une fois, mais sans plaisir. La bière et le whisky, je trouve que c'est encore moins tentant ».

Le grand frère intervient : « Mais y-a-t-il une distinction entre aimer une chose et la trouver

bonne ? [...] N'est-ce pas la distinction que vous venez de faire à propos du vin ? [...] J'aime et trouve bonne la fin dont le vin est le moyen — la promotion de sympathie d'homme à homme. Mais dans mon cas, ce n'est pas la fin atteinte si bien que je n'aime pas ça et que je ne trouve pas ça bon ».

Les jeunes nababs partent pour l'Italie où ils rencontrent la girlfriend du père : « Sebastian est amoureux de son enfance. Ça le rendra très malheureux [...]. (il) boit trop. (avec lui) c'est différent. Ce sera un ivrogne si personne ne l'arrête [...] (son père) était presque un ivrogne quand il m'a rencontré ; c'est dans le sang. Je le vois dans la façon dont Sebastian boit ».

Les deux dandies sont renvoyés à leur chères études : « Je commençai à comprendre que Sebastian était ivrogne mais en un sens différent du mien. [...] Sebastian buvait pour s'évader. Comme nous devenions plus vieux et plus graves, je buvais moins et lui d'avantage. [...] Une succession de désastres s'abat-tit sur lui si prestement et avec une violence tellement inattendue qu'il est dur de dire quand exactement je compris que mon ami était dans un profond pétrin. Julia disait : « Pauvre Sebastian. C'est quelque chose de chimique en lui » ».

Sebastian tombe aux mains de la famille qui émet un cocktail de lieux communs et d'observations pertinentes. Seul dans sa chambre, il reboit.

RYDER. — S'il faut que tu te mettes à boire tout seul à chaque fois que tu vois quelqu'un de ta famille, tu n'en sortiras jamais.

SEBASTIAN. — Oh oui, je n'en sortirai jamais.

LE FRÈRE AÎNÉ. — Vous ne pouviez pas l'arrêter ? — Non — Non [...] je pense que vous ne l'auriez pas pu. Une fois, j'ai vu mon père saoul [...]. On ne peut

arrêter les gens qui veulent se saouler. Ma mère ne pouvait arrêter mon père.

LA MUMMY. — L'idée qu'il soit saoul ne me dérange pas [...] c'est une chose que tous les hommes font quand ils sont jeunes. Mes frères étaient fous à cet âge. Ce qui m'a tant fait mal hier soir, c'est qu'il n'avait rien d'heureux [...] je ne veux pas qu'il ait honte : c'est la honte qui lui gâche tout.

RYDER. — Il a honte d'être malheureux

LE FRÈRE AÎNÉ. — Je crois profondément que Dieu préfère les ivrognes à un tas de gens respectables [...] J'espère que c'est de la dipsomanie. C'est là une grande infortune qu'il faut qu'ensemble nous l'aidions à subir. Autrefois, je craignais que c'était qu'il se saoulait délibérément quand il en avait envie et parce qu'il aimait ça.

La molécule apparaît sous des euphémismes : « wine », « liquor », « champagne », « dipsomania », « soaking », « tipsy », « tight », etc. Le mot tabou n'est prononcé qu'une fois, et encore, au style indirect, par le toubib qui chasse l'épave hors de son dispensaire. Sebastian est un « alcoholic ».

Basil Seal & Angela Lyne

L'anti-Sebastian, Basil Seal, est aussi le *Mr Hyde* de Waugh. Jouisseur, séducteur, mystificateur, Basil tire des bordées, vole les bijoux de Mum, boit des *blackers*, mélange de *stout* et de champagne, souverain, à l'heure du breakfast, contre la gueule de bois. Entre deux *rackets*, il visite sa belle amie Angela, riche polytoxicomane (champagne et barbituriques). Le petit monde fashionable de *Put out more flags* ne voit rien (sauf les servants qui ne comptent pas). Un soir, elle se fait ramasser par deux amis, bue comme la

chienne d'un violoneux, à la sortie d'un cinéma londonien. PETER. — Si ç'avait été n'importe qui d'autre qu'Angela, j'aurais pensé qu'elle était pompette.

MOLLY. — Darling, elle était emplâtrée!

PETER. — Tu en es sûre?

MOLLY. — Stinko paralytico!

PETER. — Pas Angela! De plus, sa soubrette dit qu'elle n'est pas sortie de la soirée. Je veux dire qu'on ne se saoule pas tout seul.

RAGOTS. — Mrs Lyne, dont la conversation est celle d'un homme très intelligent [...] cette lady presque proverbiale a été cueillie dans le ruisseau [...] où elle avait été jetée par les videurs d'une salle où elle avait semé le scandale de l'ivresse.

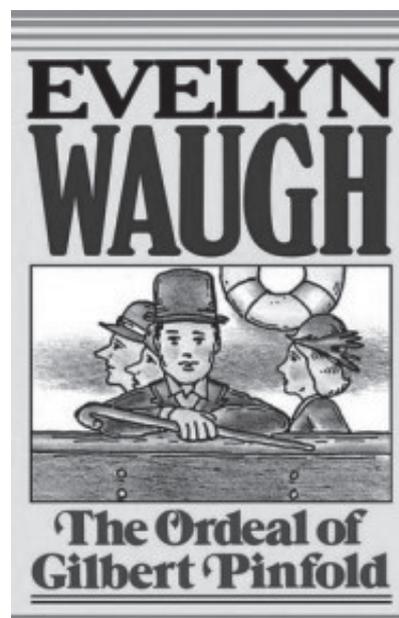
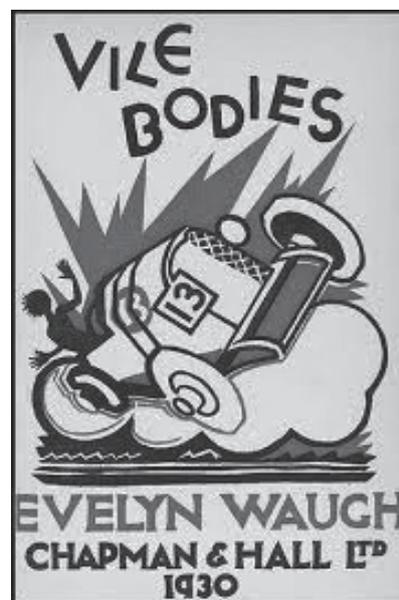
Une longue courte histoire, *Basil Seal rides again* (1962), montrera Basil et Angela tranquille vieux couple marié. Happy end. Un cas, dans une œuvre où tout abus est dûment expié, à commencer par les excès de dure liqueur.

Apthorpe & Gilbert Pinfold

Depuis Oxford où il a fait les 400 coups au Club des Hypocrites, Evelyn phagocyte la gentry. Écrivain déjà connu pour ses satires de la bonne société, entré par piston aux Royal Marines, blackboulé de commandos chics par ses anciens complices de public schools qui se soucient peu de traîner, tel un boulet, ce bougre snob, cramoiisi et sardonique au mess tous les soirs bu comme un Lord, le capitaine limogé écrit *Hissez le grand pavois* (1942), mais surtout *Retour à Brideshead* (1945) qui le rend célèbre. Après-guerre, apparaît un gentleman-hurluberlu, Apthorpe de *Men-at-Arms* (1952), brave homme mais imposteur mythomane et invivable qui mourra, foie confit par le whisky, dans un lit d'hôpital.

Comme ses personnages, Waugh arbitre des élégances finit par trinquer. Chenu à 50 ans, obèse, podagre, claudiquant, irascible, halluciné par une alchimie de bromure plus hydrate de chloral rincée à la *crème de menthe*, ce moraliste catholique, pourtant sourd comme un pot, entend des voix. Des tourments de son âme rongée par les distillations, il tirera un récit, *L'Épreuve de Gilbert Pinfold* (1956).

Brideshead et *Hissez le grand pavois* sont disponibles à la bibliothèque de l'Ursa. *Pinfold* est paru en 10/18. *Brideshead* a fait l'objet d'un film et d'une série TV vendus en DVD, comme beaucoup d'autres romans de Waugh.



Bulletin d'adhésion à l'U.R.S.A.

(Unité pour la Recherche et les Soins en
Alcoologie)

Nom

Prénom

Adresse

Code postal

Ville

Tél.

Mail

Je désire devenir :

- Membre adhérent : 25 €
- Membre bienfaiteur : à partir de 50 €

Je règle :

- soit en espèces
- soit par chèque bancaire ou postal
à l'ordre de l'U.R.S.A.

Bon à retourner, accompagné de votre chèque, à :
URSA, Centre Hospitalier des Quatre Villes,
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud.

PAPIER DE VERRE

Bulletin édité par
l'Unité pour la Recherche et les Soins en Alcoologie
Centre hospitalier des Quatre-Villes
3, place de Silly, 92210 Saint-Cloud
contact@ursalcoologie.asso.fr

Directeur de la publication :
Dr Michel Craplet

Coordinateur de la rédaction :
Jacques Étienne

Maquette : Bernard Béguin

Dépôt légal : avril 2015
Numéro ISSN : 1168-6723

La rédaction n'est pas responsable des textes
qui lui sont adressés. Ils ne sont pas retournés.

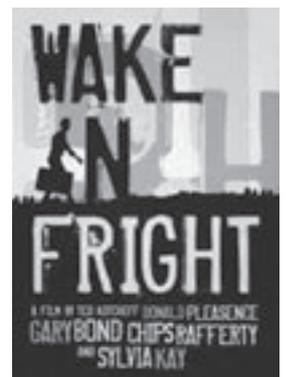
La Molécule à l'écran

1947 John Ford, *Dieu est mort* (Henri Fonda, Dolores Del Rio). D'après *La Puissance et la Gloire*, roman de Graham Greene.



1963 Louis Malle, *Feu Follet* (Maurice Ronet, Jeanne Moreau). D'après le roman de Pierre Drieu la Rochelle.

1971 Ted Kotcheff, *Wake in Fright* (Donald Pleasance, Jack Thomson). Ce film : *Terreur au réveil* (intraduisible), c'est du délire, c'est *La Grande Bouffe* de Ferreri transposée dans l'alcool. Je sais pas s'il existe d'aussi (bons) films là-dessus. On s'attend à un polar et le polar, c'est l'éthanol!



C'est l'histoire d'un jeune beau mec instituteur dans un hameau du désert australien. C'est le premier jour de vacances scolaires et il doit se rendre à Sydney voir sa petite amie. Il n'arrivera là-bas qu'à la fin du film sur un lit d'hôpital, après une tentative de suicide due à l'alcool ingurgité. Entre-temps, il joindra un vague chef-lieu de canton par le train du coin et rencontrera une bande d'alcoolos qui le conduiront à la chasse aux kangourous, ivres de bière et de whisky. Tu sens la chaleur sur les visages qui dégoulinent jusqu'aux verres bus, c'est super! Il y a le toubib-véto incarné par le fabuleux Donald Pleasance qui l'invite à picoler chez lui et lui sort des vanes empreintes de sagesse dans cet univers torride (dans les 40° à l'ombre) qui le conduira à sa tentative de suicide. Il y a le major-shérif, lui aussi alcoolo, qui le prévient d'un nombre considérable de suicides dans le patelin, les gens s'adonnant au jeu (belles scènes) et à l'alcool et finissant par péter les plombs. Enfin bref, faut le voir pour le croire.

Pierre